**Dieu Trinité  
Cours 7 – avril 2020**

**La connaissance de Dieu par la prière**

Connaître Dieu, un souhait de l’homme depuis la nuit des temps. Cependant ce désir est plutôt orienté vers la connaissance du futur ou de ce qu’il faut faire et ne pas faire, et souvent c’est réservé aux initiés, qui savent interpréter les paroles. Seuls les prophètes bibliques entendent la parole directement de Dieu lui-même, parole compréhensible, raisonnable et cohérente au fil du temps et des prophètes. Nous cherchons à rencontrer Dieu, à le connaître tel qu’il est. « Connaître » a aujourd’hui une connotation intellectuelle. Dans la Bible, connaître c’est « faire l’expérience de ». Ainsi la connaissance mêle le sensible à l’intellectuel. C’est ce que nous allons voir à travers la Bible et la Tradition. Puis nous aborderons deux thématiques des mystiques : la montée spirituelle et l’appel au Saint Esprit.

1. **La connaissance**

Ce que nous montre la Bible, c’est que la connaissance n’est pas purement intellectuelle, elle se fait contemplation : elle embarque tout l’être.

* **Connaître, c’est  « faire l’expérience de »**   
  « Adam connut sa femme » (Gn 4,25)  
  « Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes » (Is 53,11) : connaître la souffrance = souffrir.  
  « Le Seigneur a fait connaître sa victoire » (Ps 98,2)  
  « je leur ferai connaître ma main et sa puissance » (Jr 16,21)   
  Connaître, c’est entendre de ses oreilles, voir de ses yeux :  
  « je ne te connaissais que par ouï-dire mais maintenant mes yeux t’ont vu » (Jb 42,5)  
  A contrario, ne pas connaître c’est refuser, ignorer :  
  «loin de moi le cœur tortueux, le méchant, je ne le connais pas »  (Ps101,4)  
  « Ils n’ont pas connu que je prenais soin d’eux » (Os 11,3)  
  La théologie monastique, au Moyen Age, est comme une science expérimentale de la vie spirituelle. Dans son Commentaire du Cantique des Cantiques, Saint Bernard cite Eschyle (*Agamemnon*) « la connaissance vient par la souffrance ». Contrairement au sens moderne, l’expérience n’est pas le ressenti. L’expérience, c’est d’être traversé et faire une traversée.   
  Saint Anselme pousse jusqu’au bout la réflexion pour déboucher sur l’indicible, Dieu plus grand que ce qu’on peut en dire.
* **Connaître, c’est la vraie vie**Connaître Dieu est intimement lié à la vie : connaître Dieu c’est vivre. La connaissance nous fait entrer dans la vie.   
  « Or la vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu » (Jn 17,3)  
  « Dieu nul ne l’a jamais vu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui nous l’a fait connaître » (Jn 1, 18)  
  C’est la mission du Verbe de nous faire connaître le Père.   
  « désormais je considère tout comme désavantageux, à cause de la supériorité de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur » (Ph 3,8)  
  « le connaître, lui….afin de parvenir si possible à ressusciter d’entre les morts » (Ph 3,10)
* **Connaître par la foi comme on est connu**La foi est la seule approche possible : l’aveugle-né reconnaît Jésus comme Seigneur, après avoir proclamé sa foi **:**« Je crois, Seigneur » (Jn 9,38). La foi en Jésus est donc la clé de la connaissance de Dieu, car le Fils nous révèle le Père et nous le fait connaître : « En lui, qui est le Fils de Dieu, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance de Dieu » (Col 2,3). La foi est une grâce reçue : Dieu s’approche de nous pour que nous le connaissions « maintenant que vous avez connu Dieu ou plutôt qu’il vous a connus » (Ga 4,9) « alors je connaîtrai comme je suis connu » (1Co 13,12).
* **Connaître, c’est contempler**« La gloire de Dieu c'est l'homme vivant ; la vie de l'homme, c'est de contempler Dieu. » (Saint Irénée livre 4)  
  Les pères grecs ont mis en avant la « théoria » = contemplation (théa = spectacle), la vraie gnose.  
  « Nous avons été illuminés, c'est-à-dire que nous avons connu Dieu. Et celui-là n'est pas imparfait, qui a connu ce qui est parfait. Baptisés, nous sommes illuminés ; illuminés, nous sommes adoptés ;  
  adoptés, nous sommes portés à la perfection ; devenus parfaits, nous sommes immortalisés. » (Saint Clément d’Alexandrie, *Le Pédagogue*)  
  « on voit comme au passage la Sagesse de Dieu, pas encore dans son intégralité, mais déjà dans la lumière de la contemplation » (Saint Grégoire le Grand).  
  Pour Saint Thomas d’Aquin, la contemplation est un avant-goût de la béatitude. La contemplation est un acte de l’esprit qui fixe et maintient un objet intelligible dans son seul but. C’est un acte de l’intelligence mu par l’amour de son objet qui est Dieu.
* **Connaître, c’est parler de l’Indicible, de la Parole faite chair**Le père de Certeau l’explicite dans sa Fable mystique : « Les formulations paradoxales, contradictoires (« ténèbre lumineuse », « délectable blessure », « cruelle paix »), tentent de cerner l’impensable, l’indicible qui pourtant fait tellement parler : l’expérience de l’Autre, de la radicale altérité à l’approche de laquelle fondent le langage comme la pensée lorsqu’ils s’approchent de leurs limites les plus vertigineuses. Car s’y joue, non seulement une prise de parole pour « faire avouer aux mots de ce qu’ils ne peuvent pas dire », mais un désir absolu d’une relation à l’Autre, toujours manquant. »  
  C’est ce que nous montrent tous les théologiens et les mystiques : de longues envolées, de longs poèmes pour parler à Dieu, pour dire Dieu, pour « écouter » ce que dit Dieu.  
  Ainsi les *Confessions* de Saint Augustin sont un long dialogue avec Dieu, comme une longue prière :   
  « Je vous ai aimée tard, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard. »   
  La théologie, avant d’être un discours sur Dieu et le discours de Dieu « Ecoute Israël ».

1. **L’ascension spirituelle**

Faut-il abandonner le sensible pour monter vers Dieu et le connaître, le contempler ?

* **L’échelle**« Il eut un songe : voici qu’une échelle était dressée sur la terre, son sommet touchait le ciel, et des anges de Dieu montaient et descendaient. » (Gn 28,12)  
  Saint Augustin« nous nous promenâmes par les échelons des corps jusqu’aux espaces …; et montant encore plus haut dans nos pensées, dans nos paroles, dans l’admiration de vos œuvres, nous traversâmes nos âmes pour atteindre, bien au-delà, cette région d’inépuisable abondance »  
  Une échelle du sensible à l’âme puis jusqu’à la Sagesse éternelle. Saint Augustin semble montrer qu’il y a une progression pour atteindre Dieu du sensible à l’âme, à l’esprit. Comme s’il fallait quitter la région du sensible pour rencontrer Dieu, ne plus ressentir pour connaître/contempler Dieu. Et en Dieu, on atteint une certaine stabilité, un repos, une demeure, la béatitude, car il n’y aura plus rien à désirer. La fin de ce passage, nous dit « et nous redescendîmes dans le bruit de la voix, dans la parole qui commence et finit ». Sur cette terre, l’échelle n’est pas à sens unique, cependant nous avons accès à Dieu, nous pouvons déjà le connaître, le pressentir.
* **Suivre le guide**  
  Dans *la Vie de Moïse*, Grégoire de Nysse prend pour modèle de la vie spirituelle la montée de Moïse au Sinaï *(224-226)*. On pourrait dire que Dieu est l’opposé de la gravitation universelle mais tout aussi efficace pour nous élever vers lui : la gravité du corps qui tombe et l’âme qui s’envole.  
  Cependant, Dieu n’est pas seulement l’aboutissement de la montée mais notre guide dans cette montée (*252 – 253*). Comme la nuée obscure accompagne la montée de Moïse, Jésus est « le chemin, la vérité, la vie ». Pour vraiment connaître Dieu, il faut marcher à sa suite : « suivre Dieu où qu’il conduise, c’est la voir Dieu. Si nous lui faisons face, si nous sommes de côté, nous ne pourrons suivre le bon chemin et donc n’arriverons pas au but. Le suivre, c’est déjà le contempler.  
  Pour Grégoire de Nysse, la connaissance de Dieu est un mouvement perpétuel, une dynamique : « Ainsi dans l'éternité du siècle sans fin, celui qui court vers Toi devient toujours plus grand et plus haut que lui-même, augmentant toujours par l'accroissement des grâces (...); mais comme ce qui est recherché ne comporte pas en soi de limite, le terme de ce qui est trouvé devient pour ceux qui montent le point de départ de la découverte de biens plus élevés. Et celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin » (*homélies sur le Cantique des Cantiques*). A mesure qu’il se laisse atteindre, l’Infini se fait et se révèle plus inaccessible.  
  Dans le maintenant de l’éternité, toutes choses nous seront, en Dieu, « neuves, fraiches et présentes » (Maître Eckhart).
* **La théologie mystique**Denys l’Aréopagite, dans la *Théologie Mystique* nous montre que la prière chrétienne monte des degrés « par delà l’inconnaissance », jusqu’à « la translumineuse Ténèbre du Silence » (par excès de densité), la « Trinité suressentielle ». Les degrés de la prière, et donc de la connaissance, sont : l’hymne liturgique, la théologie affirmative et négative et enfin la théologie mystique, qui va jusqu’à la cause transcendante. Dieu est la cause de tout et donc il est autre que tout ce qui dépend de lui, car la véritable explication n’est pas une autre façon de dire le phénomène qu’on veut expliquer, elle doit le surplomber de très haut.
* **Les degrés de la contemplation**Saint Thomas d’Aquin distingue 3 niveaux dans la contemplation :   
  - la contemplation métaphysique de Dieu, comme cause première, comme aboutissement de la démarche philosophique, dans un discours qui veut rejoindre l’au-delà.   
  - la contemplation théologique et théologale (relationnelle) de Dieu, qui suppose la foi et normalement la charité, essentiellement conceptuel mais avec un désir mystique d’union.  
  - la contemplation mystique de Dieu, qui a son fruit en elle-même et qui est sans discours. Une connaissance supra-conceptuelle par connaturalité affective et quasi expérimentale.   
  Pourtant, l’élan mystique ne prolonge pas précisément la recherche métaphysique, il ne la double ni ne la relaie, quoiqu’il puisse l’animer et trouver en elle un stimulant. Le mouvement naturel de l’intelligence va jusqu’à l’appétit spirituel. Ainsi, même l’effort philosophique s’épanouit en élan mystique. Les distinctions tendent à se résorber dans l’unité. Si les fonctions de l’esprit sont diverses, nous ne pouvons cependant oublier que l’esprit, lui, est un.  
  On s’élève jusqu’à Dieu, jusqu’au seuil de son mystère, par les degrés de l’être, et néanmoins aucune ascension ne nous mettra de plain-pied avec Lui. Toutes sont également néant devant Lui : « J’ai regardé la terre, et elle était vide ; j’ai regardé les cieux, et je n’y ai pas trouvé de lumière » (Jr 4,23).
* **Mourir au monde pour connaître Dieu**Le but de Jean de la Croix, dans la *Montée du Mont Carmel*, est d’expliciter le chemin qui conduit à l’union à Dieu, puisque c’est ce à quoi nous sommes destinés. Le Docteur mystique veut expliquer et faire comprendre cette nuit obscure par laquelle l’âme passe avant de parvenir à la divine lumière de la parfaite union d’amour avec Dieu. Si l’on suit l’anthropologie de Jean de la Croix, le croyant doit être transformé par Dieu selon ses deux parties que sont le sens et l’esprit. Il y aura donc deux nuits, celle des sens et celle de l’esprit. Tout commence par le plus extérieur : la « nuit des sens » met à l’épreuve notre sensibilité et l’oriente vers plus d’intériorité, vers une relation plus simple et plus gratuite avec Dieu. Au niveau de la prière, elle fait entrer dans une prière plus dépouillée et plus simple que Jean de la Croix appelle « contemplation » ou « simple attention amoureuse à Dieu ». La « nuit de l’esprit » est une épreuve plus profonde et plus âpre qui atteint celui qui s’est déjà donné sérieusement à Dieu. Si le fruit de la première nuit est une transformation de ma relation à Dieu, la deuxième est une transformation de tout mon être en Dieu. Cette dernière est plus radicale, au sens de ce qui touche aux racines et au sens qu’elle opère une véritable déification de l’être humain appelé à vivre de la vie divine de la Trinité.

1. **L’oraison**

* **Connaître et aimer**La liturgie est à la fois un enseignement intime et une Présence. Cette prière de l’Eglise est organiquement structurée par les sacrements : actes du Christ qui nous régénèrent et nous divinisent.   
  C’est la leçon des mystiques : leur progrès en amour, en pleine vie, les fait accéder à la Trinité où ils sont parfois plongés, investis, comme en état d’apesanteur. Cela pourrait inciter le théologien à démissionner et à jeter ses livres au feu. Et pourtant ce qui rassure et stimule, c’est que les mystiques acceptent intégralement les formulations théologiques. Ils s’y reconnaissent mieux que les théologiens, par intuition, et sont heureux de vérifier la cohérence de ce qu’il leur est donné de vivre en profondeur, selon l’Ecriture. Thérèse d’Avila allait jusqu’à dire qu’elle préférait le conseil d’un théologien qualifié à la piété d’un prêtre sans doctrine. La dichotomie entre mystique et théologie est bien une fracture moderne entre l’ordre de Dieu (la théologie) et l’ordre du monde (les sciences), entre l’affectif (et les écoles de spiritualité, elles-mêmes, créent des silos !), le ressenti et l’intellectuel, l’abstrait. L’homme n’est pas fait comme çà : il y a unité du corps, du cœur et de l’intelligence, et c’est le péché qui divise, qui sépare notre volonté et nos désirs… La Bible est polysémique, bien loin de la distinction soigneuse du sens des mots : richesse du sens, signe de la richesse de Dieu. Des grandes figures du XXème ont retrouvé cette symphonie de la Tradition : Newman, Lubac, Urs von Balthazar, Bouyer…  
  Connaître et aimer n’est pas réservé à certains. Saint François de Sales proposait à tous, une activité spirituelle comme essentielle pour une « *Vie Dévote* ».
* **Méditation et oraison**Sainte Thérèse d’Avila, dans *La Vie*, fait un exposé précis des quatre degrés d’oraison à l’aide d’une image allégorique : les quatre manières d’arroser le jardin, qui correspondent à l’oraison méditative, l’oraison de recueillement infus et de quiétude, l’oraison du sommeil des puissances et l’oraison d’union. Tout l’itinéraire spirituel est basé sur la médiation irremplaçable de Jésus-Christ, « par qui nous vient tous les biens ».   
  Pour Sainte Thérèse d’Avila, l’oraison est le milieu privilégié de rencontre entre Dieu et la personne humaine dans lequel se réalise le miracle de la transformation. Dieu s’assoit à la table de l’homme et de la femme, aime se promener avec eux pour leur communiquer sa propre nature. De notre part, cela exige, à l’intérieur du climat d’oraison, une attitude détachée et amoureuse ; l’oraison n’est pas une pratique où l’on se recherche soi-même ou des consolations spirituelles, mais la porte où l’action de Dieu a son propre rythme, différent de celui que nous avons. Là, il nous découvrira son amitié et son amour en prenant les rênes de nos vies. Jésus-Christ dans sa sainte humanité joue un rôle irremplaçable dans ce processus : en lui, nous sommes sauvés et par lui Dieu nous donne toutes les grâces nécessaires pour notre transformation à son image ; l’abandonner c’est fermer la porte à un progrès quelconque.  
  Le *Chemin de perfection* est comme « un voyage intérieur vers la plénitude ». L’être humain doit mûrir et doit apprendre à devenir une personne. Et les personnes dans le sens métaphorique, sont « des récipients », qui peuvent se sentir aussi bien pleins que vides. « Plénitude » vient de « plein », qui étymologiquement veut dire la même chose que « rempli ». Ainsi, l’oraison thérésienne est présentée comme un chemin vers la plénitude humaine dans sa double dimension de « présence » et de « relation». Un voyage pour nous remplir de Dieu, ou pour mieux dire, pour laisser Dieu nous remplir de son amour et de sa vérité. Un style nouveau de vie évangélique qui débouche sur l’oraison contemplative.
* **La part de l’affectif, du ressenti**Dieu est invisible, spirituel. C’est une épreuve pour notre nature sensible et charnelle.   
  Saint Bernard : « Lui qui est l’être de tout être et sans qui tout n’est que néant. Chose encore plus admirable, rien n’est à la fois plus présent que Lui et plus imprenable. Qu’y a-t-il en effet de plus présent à chaque être que son être ? et qu’y a-t-il cependant à chacun de plus imprenable que l’être de tous ? Tous sont de lui, et par lui et en lui. » Il est l’Être présent par excellence. Partout nous devrions pouvoir Le rencontrer, partout nous devrions Le reconnaître : Dieu transparait partout.   
  Sainte Thérèse d’Avila (la Vie) : « Qu’on le sache bien, le véritable amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni dans ces douceurs et cette tendresse que nous désirons d’ordinaire, parce qu’elles nous consolent, mais à servir le Seigneur dans la justice, avec force d’âme et humilité. Autrement, ce serait, à mon avis, tendre toujours la main pour recevoir, et ne jamais rien donner.Une fois dans la carrière de l’oraison, que nul ne se tourmente ni ne s’attriste des sécheresses, des inquiétudes, de l’égarement des pensées. S’il veut gagner la liberté d’esprit et ne pas vivre dans une tribulation continuelle, qu’il commence par ne pas avoir peur de la croix. Dès lors, Notre Seigneur l’aidera à la porter, la joie régnera dans son âme, et tout tournera à son profit spirituel. Il est évident, parce que j’ai dit, que quand le puits est à sec, il n’est pas en notre pouvoir de faire jaillir la source. Mais il est de notre devoir de veiller pour puiser de l’eau, dès qu’il y en aura, attendu que Dieu veut, alors, par ce moyen, multiplier nos vertus. »  
  Dieu touche notre sensibilité, mais la sensibilité ne doit pas diriger notre prière. Il n’y a pas de divinisation du vécu, ni de la subjectivité : la prière est une mise en relation avec Dieu qui produit la connaissance de Dieu.
* **Les ailes de l’âme : l’Esprit Saint**Il est transcendant et on ne peut voler jusqu’à lui que « sur des ailes d’aigle », comme disait la petite Thérèse de Lisieux ou bien s’il nous fait pousser des ailes surnaturelles, pour un vol de l’esprit. Nous sommes le temple de l’Esprit Saint (Jn 14,7 ; 1Co 6,19 ; Rm 8,11) et en lui, temple de Dieu (1Co 6,15 ; 12,27) et de la Trinité toute entière (2Co 6,16). Ainsi l’Esprit est notre guide et notre moteur, dans une intimité spirituelle et de cœur, qui entraîne tout notre être pour naître à la vie même de Dieu et le voir. « De même, nul ne connaît ce qui concerne Dieu, sinon l’Esprit de Dieu » (1Co 2,11), « Nous voyons à présent dans un miroir d’une manière obscure, mais alors, ce sera face à face. » (1Co 13,12).  
  L’Esprit Saint vient assurer à l’esprit, sans lui enlever son élan, la possession tranquille de son objet. Il vient mettre un terme à son trouble. Il dénoue sans effort une situation qui paraissait inextricable, précisément parce qu’il est d’un autre ordre, surnaturel. Il introduit en nous comme une dimension nouvelle. La vie de charité, nous faisant participer à la Vie même de Dieu, fournit par là même à notre idée de Dieu comme un contenu spirituel. Nul, à proprement parler, ne connaît Dieu, sinon Dieu seul. L’Esprit nous donne de Le connaître, en quelque mesure car il nous assimile à lui. L’Esprit nous donne de Dieu la seule connaissance qui soit à son niveau, parce que c’est une connaissance par connaturalité : le semblable connaît le semblable, « Nous le verrons tel qu’Il est et nous lui serons semblable » (1Jn 3,2).   
  L’Esprit Saint nous donne un surcroît de connaissance, qui n’est pas rationnel ou philosophique. Il se réfère à une expérience, il n’est rien en dehors de cette expérience, qui elle-même, toute spirituelle, ne tombe pas sous les prises grossières de la psychologie. Il a le caractère privilégié d’intimité personnelle et d’intuition concrète qu’a toute connaissance religieuse. C’est une connaissance simple, et quasi immédiate.

**Conclusion**

Saint Augustin : « Celui qui aime, voit l’amour, et qui voit l’amour, voit Dieu. »  
Guillaume de Saint Thierry : « cet amour est l’œil même qui fait voir Dieu ».   
Pour connaître Dieu, il faut unir ce qui parait opposé : méditation et contemplation, intelligence et sensibilité, théologique et mystique, dynamisme et demeure, écouter et dire, … C’est le « Et » de l’Esprit Saint qui embrase tout notre être pour courir vers Dieu. La connaissance est intégrale et intégrative, car la connaissance est amour : c’est la Trinité qui se donne et nous donne de l’aimer en retour. La connaissance nous dépasse infiniment car Dieu nous dépasse infiniment, elle comble notre désir car nous sommes faits pour Dieu, et il nous faudra bien toute l’éternité pour découvrir, dévoiler le mystère !  
Le don de la foi, la grâce du Saint Esprit nous fait entrer dans une théologie amoureuse, qui nous fait mourir au monde pour entrer dans l’intimité de Dieu.

**Textes de référence**

**Saint Augustin  
Les confessions**  
« Je vous ai aimée tard, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard. Mais quoi ! vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ; et c’est au dehors que je vous cherchais; et je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. Vous étiez avec moi, et je n’étais pas avec vous ; retenu loin de vous par tout ce qui, sans vous, ne serait que néant. Vous m’appelez, et voilà que votre cri force la surdité de mon oreille ; votre splendeur rayonne, elle chasse mon aveuglement ; votre parfum, je le respire, et voilà que je soupire pour vous ; je vous ai goûté, et me voilà dévoré de faim et de soif; vous m’avez touché, et je brûle du désir de votre paix. " (livre 10 – chapitre 27)   
  
« Et nos discours arrivant à cette conclusion, que la plus vive joie des sens dans le plus vif éclat des splendeurs corporelles, loin de soutenir le parallèle avec la félicité d’une telle vie, ne méritait pas même un nom, portés par un nouvel élan d’amour vers Celui qui est, nous nous promenâmes par les échelons des corps jusqu’aux espaces célestes d’où les étoiles, la lune et le soleil nous envoient leur lumière; et montant encore plus haut dans nos pensées, dans nos paroles, dans l’admiration de vos œuvres, nous traversâmes nos âmes pour atteindre, bien au-delà, cette région d’inépuisable abondance, où vous rassasiez éternellement (447) Israël de la nourriture de vérité, et où la vie est la sagesse créatrice de ce qui est, de ce qui a été, de ce qui sera; sagesse incréée, qui est ce qu’elle a été, ce qu’elle sera toujours; ou plutôt en qui ne se trouvent ni avoir été, ni devoir être, mais l’être seul, parce qu’elle est éternelle; car avoir été et devoir être exclut l’éternité.   
Et en parlant ainsi, dans nos amoureux élans vers cette vie, nous y touchâmes un instant d’un bond de cœur, et nous soupirâmes en y laissant captives les prémices de l’esprit, et nous redescendîmes dans le bruit de la voix, dans la parole qui commence et finit. Et qu’y a-t-il là de semblable à votre Verbe, Notre-Seigneur, dont l’immuable permanence en soi renouvelle toutes choses (Sag. VII, 27)? » (livre 9 – chapitre 10).

**Saint Clément d’Alexandrie   
Le Pédagogue**

« Le céleste guide, le Logos, s'appelle protreptique ou convertisseur lorsqu'il invite les hommes au salut. Mais lorsqu'il est dans son rôle de médecin et de précepteur..., il recevra le nom de pédagogue. L'âme malade a besoin du pédagogue, qui la guérira de ses passions, puis du didascale ou du docteur, qui la rendra apte à connaître... la révélation du Logos. Ainsi le Logos, voulant achever étape par étape notre salut, suit une méthode excellente : il convertit d'abord, puis il discipline et finalement il instruit. »

**Saint Bernard**

**Sermon 74 sur le Cantique des Cantiques**

« Je suis monté jusqu’au sommet de mon être, et voici que le Verbe me dominait de très haut. Explorateur curieux, je suis descendu au fond de moi-même, et je L’ai trouvé plus bas encore. J’ai regardé au-dehors, et je L’ai découvert au-delà de ce qui m’est le plus extérieur ; je me suis tourné au-dedans : Il m’est bien plus intime que moi-même. J’ai reconnu alors la vérité de ce que j’avais lu : “C’est en Lui que nous avons le mouvement et l’être”, Ac 17, 28. Heureux celui en qui Il est, qui vit par Lui et reçoit de Lui son mouvement. »

**Denys l’Aréopagite (vers 500)  
La théologie mystique**

« Trinité suressentielle

qui es au-delà du divin, au-delà du Bien,

Toi qui gardes les chrétiens dans la connaissance des choses divines,

conduis-nous, par-delà l'inconnaissance,

vers les très hautes et très lumineuses cimes des Écritures mystérieuses.

Là se trouvent voilés les simples, insolubles et immuables mystères de la théologie,

dans la translumineuse Ténèbre du Silence,

où l'on est initié aux secrets de cette radieuse et resplendissante Ténèbre, en sa totale obscurité,

absolument intangible et invisible,

Ténèbre qui comble d'indicibles splendeurs les intelligences qui savent clore leurs yeux.

Telle est donc ma prière.

Quant à toi, mon cher Timothée, exerce-toi sans relâche aux contemplations mystiques,

abandonne toutes sensations et jusqu'aux spéculations de l'intelligence,

laisse tout le sensible, tout l'intelligible, tout l'être et le non-être;

ainsi, autant que tu en es capable, tu seras surélevé par la voie de l'inconnaissance

jusqu'à ne plus faire qu'un avec Celui qui est au-delà de toute essence et de toute connaissance.

En effet, c'est par la sortie de toi-même et de tout – extase totale et irrésistible –,

que tu seras emporté vers la Suressentielle splendeur de la Ténèbre divine,

étant affranchi et dépouillé de tout.  
  
Mais fais bien attention à ce que personne, parmi les non-initiés, ne t'entende!

Je veux parler de ceux qui se laissent entraver par les êtres,

et qui s'imaginent que rien de suressentiel puisse exister au-delà de ceux-ci,

mais qui pensent pouvoir atteindre par leur propre connaissance,

à «Celui qui a pris la Ténèbre pour retraite» (Ps 18,12).

Or, si l'initiation aux mystères divins dépasse ces gens-là, que dire alors des plus profanes?

De ceux qui cherchent à définir la cause transcendante de toutes choses par les réalités les plus viles,

qui affirment que celle-ci n'est en rien supérieure à ces formes multiples et profanes qu'ils en façonnent?

Au lieu qu'il faudrait attribuer à cette Cause et affirmer d'elle tout ce qui se dit des êtres

puisqu'elle est la Cause de tous; et, a fortiori, le nier, puisqu'elle est au-delà de tout.

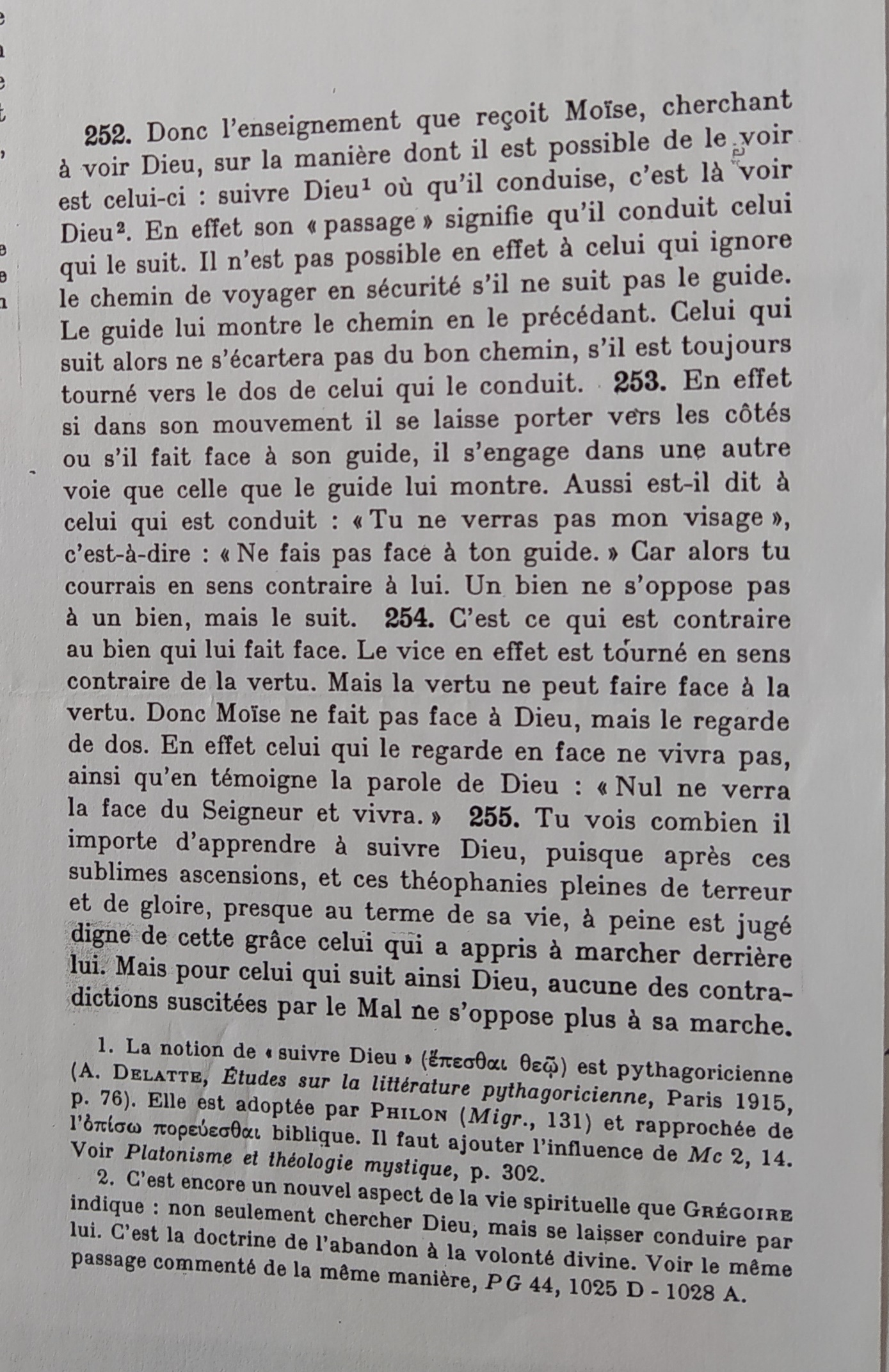
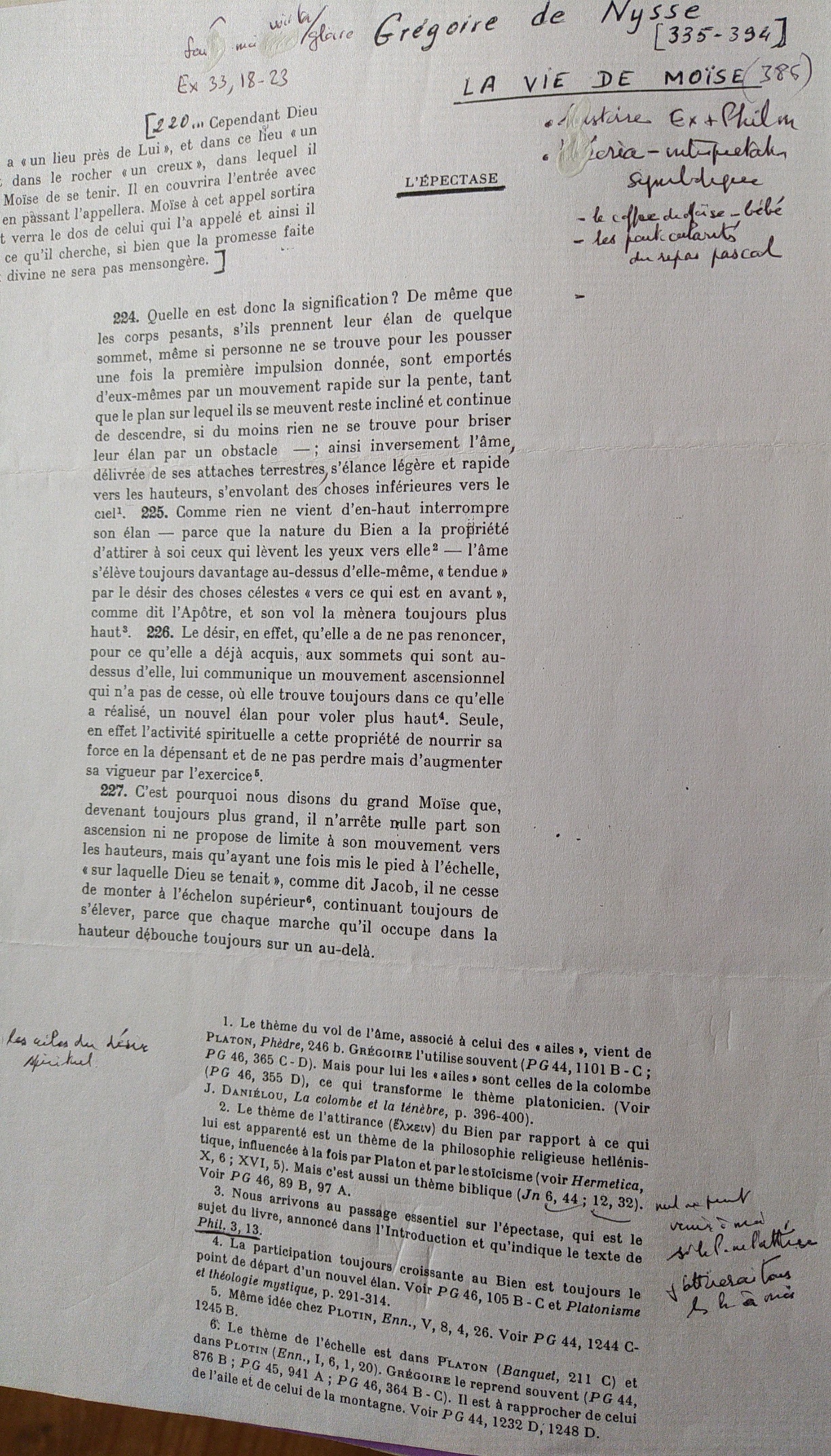
Et qu'on n'aille point croire que les négations vont à l'encontre des affirmations

mais que, de beaucoup première et transcendante à toute privation,

elle s'élève au-dessus de toute négation et affirmation. »

**Saint Grégoire de Nysse**

**Homélie sur le Cantique des Cantiques**

« Dès que l’âme s’élançant vers les hauteurs, a commencé d’avoir part, autant qu’elle en était capable, aux biens divins, voici que de nouveau le Verbe l’attire comme si elle en était encore au début de son ascension … Il redit : « Lève-toi » à celle qui était déjà levée, et « Viens » à celle qui était déjà venue. En effet, pour qui vraiment se lève, il faudra se lever toujours, et pour qui court vers le Seigneur, jamais ne manquera le large espace à sa course divine. En disant « Lève-toi et viens », le Verbe oblige à toujours se lever et à ne jamais cesser d’approcher en courant, donnant à chaque fois la grâce d’une ascension meilleure ». 

**Cardinal de Lubac   
Sur les chemins de Dieu**

« Si je m’en rapporte, la nuit venue, à certains moments privilégiés où la vérité de mon affirmation m’est apparue dans une expérience, le souvenir dont je vis n’est pas trompeur, parce qu’il est le souvenir non d’une douceur sentie, mais d’une valeur perçue ; le souvenir non pas même de l’accomplissement d’une valeur dont je portais en moi la norme, mais, proprement, d’une existence découverte, mettant à leur place, intégrant et jugeant toutes les valeurs humaines.  
On me disait que cette calotte grise n’était qu’un mince rideau de nuages ; que, par derrière, il y avait le soleil. On m’en apportait des preuves ingénieuses, voire convaincantes. Bien des choses s’expliquaient par là. Ce beau calcul était correct. Ma raison n’avait rien à redire. Son mouvement, pourtant, n’était point fixé. Mon esprit demeurait perplexe… Un jour, le nuage s’est déchiré. Au-delà, j’ai vu le soleil apparaitre. Je ne pouvais le fixer en lui-même, mais ses rayons sont venus me frapper. Ils ont illuminé ma face. Désormais, l’épreuve ne m’est plus un scandale. L’opacité revenue du nuage ne peut plus m’être un doute contre le soleil.   
Et peut-être me suffira-t-il, si les raisonneurs m’embarrassent dans leurs filets, de rencontrer un homme devant qui le nuage s’est en effet déchiré. Peut-être me suffira-t-il de voir celui qui a vu, et de croire à son témoignage. Car voici la merveille, qui se reproduit sans cesse, de génération en génération, triomphant de toutes les préventions et de toutes les précautions contraires, faisant exploser toutes les forteresses de la critique et de la négation. A travers celui qui a vu, je vois – j’entrevois du moins, je pressens – vraiment ce qu’il a vu. Le son de sa voix éveille en moi une résonnance. Ma nuit sans cesser d’être nuit devient illuminée. Les saints sont parmi nous les témoins efficaces de Dieu. »

**Sainte Thérèse d’Avila   
La Vie**

« O Seigneur de mon âme ! ô mon Bien ! pourquoi n’avez-vous pas voulu qu’une âme résolue de vous aimer, prête à tout quitter pour mieux concentrer en vous ses affections, ait soudain le bonheur de s’élever à ce parfait amour ? J’ai mal dit ; je devais dire, en faisant retomber sur nous la plainte : Pourquoi ne voulons-nous pas ? Car à nous seuls est la faute, si nous n’arrivons pas en peu de temps à cette dignité sublime, à ce véritable amour, source de tous les biens. Nous mettons notre cœur à si haut prix ! nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes ! nous sommes si loin de la préparation qu’il exige ! Or, Dieu ne veut pas que nous jouissions d’un bonheur si élevé, sans le payer d’un grand prix. La terre, je le sais, n’a point de quoi l’acheter. Cependant, si nous faisions de généreux efforts pour nous détacher de toutes les créatures, pour tenir habituellement au ciel nos désirs et nos pensées ; si, à l’exemple de quelques saints, nous nous disposions pleinement et sans délai ; j’en suis convaincue, Dieu en fort peu de temps nous accorderait un tel trésor.  
 …  
Celui qui veut s’adonner à l’oraison doit se figurer qu’il entreprend de faire, dans un sol ingrat et couvert de ronces, un jardin dont la beauté charme les yeux du Seigneur. C’est le divin Maître lui-même qui arrache les mauvaises herbes et doit planter les bonnes. Or, nous supposons cela fait, quand une âme est résolue de se livrer à l’oraison, et que déjà elle s’y exerce. C’est maintenant à nous, comme bons jardiniers, de travailler, avec le secours de Dieu, à faire croître ces plantes. Nous devons les arroser avec le plus grand soin ; alors, loin de se flétrir, elles porteront des fleurs dont le doux parfum attirera le divin Maître. Souvent pour son plaisir il visitera ce jardin, et il y prendra ses délices au milieu des vertus qui en sont les fleurs. Voyons maintenant comment on peut arroser, afin de savoir ce que nous avons à faire, ce qu’il doit nous en coûter de labeurs et de temps, et si le gain excédera la peine.

Il y a, ce me semble, quatre manières d’arroser un jardin : la première, en tirant de l’eau d’un puits à force de bras, et c’est là un rude travail ; la seconde, en la tirant à l’aide d’une noria, et l’on obtient ainsi, avec moins de fatigue, une plus grande quantité d’eau, comme j’en ai moi- même quelquefois fait l’épreuve ; la troisième, en faisant venir l’eau d’une rivière ou d’un ruisseau ; cette manière l’emporte de beaucoup sur les précédentes : le sol est plus profondément humecté, il n’est pas nécessaire d’arroser si souvent, et le jardinier a beaucoup moins de fatigue ; la quatrième enfin, et sans comparaison la meilleure de toutes, est une pluie abondante, Dieu lui-même se chargeant alors d’arroser sans la moindre fatigue de notre part.

Je vais appliquer à mon sujet ces quatre manières de donner à un jardin l’eau si nécessaire à son entretien, qu’il ne saurait en être privé sans périr. Je parviendrai ainsi, ce me semble, à donner une certaine idée des quatre degrés d’oraison auxquels parfois, dans sa bonté, le Seigneur a bien voulu élever mon âme.

Pour moi, surtout depuis mon erreur, je l’ai reconnu et je le vois clairement : nous ne pouvons plaire à Dieu que par Jésus-Christ ; et sa volonté est de ne nous accorder de grandes grâces que par les mains de cette Humanité très sainte, en qui, comme il le dit, il met ses complaisances. C’est cent et cent fois que je l’ai vu par expérience, et je l’ai entendu de la bouche même de Notre-Seigneur. C’est par cette porte, comme je l’ai vu clairement, que nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous découvre de grands secrets. Ainsi, mon père, ne cherchez point d’autre route, fussiez-vous au sommet de la contemplation. On marche sûrement par celle-là. Oui, c’est par notre bon Maître que nous viennent tous les biens. Lui-même il daignera vous enseigner ; étudiez sa vie, il n’est pas de plus parfait modèle. Que désirons-nous de plus qu’un si bon ami, qui, toujours à côté de nous, ne nous abandonne pas dans les travaux et les tribulations, comme font ceux du monde ? Bienheureux celui qui l’aime véritablement, et qui toujours le garde près de soi ! Jetons les yeux sur le glorieux saint Paul, dont les lèvres ne pouvaient se lasser de répéter : Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur. J’ai considéré avec soin, depuis que j’ai compris cette vérité, la conduite de quelques saints, grands contemplatifs, et ils n’allaient pas par un autre chemin. Saint François nous en donne la preuve par les stigmates ; saint Antoine de Padoue, par son amour pour l’enfant Jésus ; saint Bernard trouvait ses délices dans la sainte Humanité ; sainte Catherine de Sienne et beaucoup d’autres, que vous connaîtrez mieux que moi, en faisaient autant.  
Lorsque Dieu veut suspendre toutes les puissances de l’âme, comme nous avons vu qu’il le fait dans les degrés d’oraison déjà exposés, il est clair que, quand même nous ne le voudrions pas, cette présence de l’humanité sainte du Sauveur nous est enlevée. Qu’alors il en soit ainsi, fort bien ; heureuse une telle perte qui ne va qu’à nous faire mieux jouir de ce que nous semblons perdre ! Car alors l’âme s’occupe tout entière à aimer Celui que l’entendement travaillait à connaître ; elle aime ce qu’il ne comprenait pas, et elle jouit de ce dont elle n’aurait pu jouir parfaitement sans se perdre elle-même, afin, comme je l’ai dit, de se mieux retrouver. Mais que nous autres, au lieu de travailler de toutes nos forces à avoir toujours présente (et plût à Dieu que ce fût toujours !) cette Humanité très sainte, nous prenions volontairement et avec un soin attentif une habitude toute contraire, voilà ce qui ne me parait pas bien, et ce qui est pour l’âme marcher en l’air, comme on dit. Elle demeure, en effet, comme privée de tout appui, à quelque haut degré qu’elle se croie remplie de Dieu. Faibles humains que nous sommes, il est d’une immense utilité pour nous, toute la vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme ; or, le second inconvénient de cette méthode est précisément de nous en détourner. J’ai déjà signalé le premier : c’est un petit défaut d’humilité pour l’âme, ai-je dit, de prétendre s’élever avant que le Seigneur l’élève, de ne pas se contenter de méditer sur cette Humanité sainte, et de vouloir être Marie avant d’avoir travaillé avec Marthe. Lorsque le Seigneur veut qu’elle soit Marie, quand ce serait dès le premier jour, il n’y a rien à craindre ; mais de grâce, ne nous invitons pas nous-mêmes, comme je l’ai, je crois, dit autre part. Ce petit défaut d’humilité, cet atome qui ne semble rien, nuit cependant beaucoup à l’âme qui veut avancer dans la contemplation. Je reviens au second inconvénient d’une telle pratique : nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps ; vouloir sur cette terre, surtout quand on y est aussi enfoncé queje l’étais, se faire des anges, c’est une folie. Il faut pour l’ordinaire un appui à la pensée ; quelquefois, il est vrai, l’âme sortira de soi ; souvent même elle sera si remplie de Dieu, qu’elle n’aura besoin d’aucun objet créé pour se recueillir ; mais ceci n’est pas habituel ; et lorsque les affaires, les persécutions, les peines troublent ce repos, lorsque la sécheresse se fait sentir, c’est un très bon ami pour nous que Jésus-Christ. Nous le considérons comme homme, et nous le voyons avec des infirmités et des souffrances ; il devient pour nous une compagnie, et quand on en a la coutume, il est très facile de le trouver près de soi. A la vérité, il viendra des temps où l’on ne pourra ni l’un ni l’autre. Voilà pourquoi il est bon, comme je l’ai dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations de l’esprit ; advienne que pourra : tenir la croix embrassée, c’est une grande chose. Cet adorable Sauveur resta privé de toute consolation, on le laissa seul dans ses souffrances ; gardons-nous bien, nous autres, de le délaisser ainsi. Sa divine main, qu’il nous tendra, sera plus puissante que notre industrie pour nous faire monter plus haut. Il nous soustraira la vue de son humanité quand il verra que cela convient, et qu’il voudra élever l’âme au-dessus d’elle-même, ainsi que je l’ai dit. Dieu regarde avec complaisance une âme qui, par humilité, met entre elle et lui son divin Fils comme médiateur ; il aime à voir en elle un tel amour pour ce Fils bien-aimé, que, lors même qu’il veut l’élever à une très haute contemplation, elle s’en reconnaisse indigne, lui disant avec saint Pierre : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » (Lc 5, 8).

**Saint Jean de la Croix   
La montée du Carmel**

STROPHES

OÙ L'ÂME CHANTE L'HEUREUX SORT QU'ELLE

A EU DE PASSER PAR LA NUIT OBSCURE

DE LA FOI PURE ET SA PURIFICATION POUR

ARRIVER À L'UNION DE L'AMOUR.

I

Par une nuit profonde,

Étant pleine d'angoisse et enflammée d'amour,

Oh! l'heureux sort!

Je sortis sans être vue,

Tandis que ma demeure était déjà en paix.

II

J'étais dans les ténèbres et en sûreté

Quand je sortis déguisée par l'escalier secret,

Oh! l'heureux sort!

J'étais dans les ténèbres et en cachette,

Tandis que ma demeure était déjà en paix.

III

Dans cette heureuse nuit,

Je me tenais dans le secret, personne ne me voyait,

Et je n'apercevais rien

Pour me guider que la lumière

Qui brûlait dans mon coeur.

IV  
Elle me guidait

Plus sûrement que la lumière du midi

Au but où m'attendait

Celui que j'aimais,

Là où nul autre ne se voyait.

V

O nuit qui m'avez guidée!

O nuit plus aimable que l'aurore!

O nuit qui avez uni

L'aimé avec sa bien-aimée

Qui a été transformée en lui!

VI

Sur mon sein orné de fleurs,

Que je gardais tout entier pour lui seul,

Il resta endormi,

Et moi je le caressais

Et avec un éventail de cèdre je le rafraîchissais.

VII

Quand le souffle provenant du fort

Soulevait déjà sa chevelure,

De sa douce main

Posée sur mon cou il me blessait,

Et tous mes sens furent suspendus.

VIII

Je restai là et m'oubliai,

Le visage penché sur le Bien-Aimé.

Tout cessa pour moi, et je m'abandonnai à lui,

Je lui confiai tous mes soucis

Et m'oubliai au milieu des lis.